

Un troisième homme pour l'architecture

JEAN-FRANÇOIS CHEVRIER et FRÉDÉRIC EDELMANN. Le 24 juillet 1980 à 00h00 Mis à jour le 24 juillet 1980 à 00h00 LE MONDE

Les progrès de la technique aidant - adieu la simplicité de l'artisanat, - nombreuses sont les professions qui se fractionnent, et dans les fractures fleurissent de nouvelles spécialités. L'univers de la construction n'a pas échappé au phénomène. Les architectes ont vu les ingénieurs largement dévorer leur terrain, pour le meilleur et pour le pire. Arrivent maintenant les programmeurs. Ils ont trouvé leur créneau entre les organismes de promotion - maîtres d'ouvrage - et les architectes - maîtres d'œuvre. Leur fonction ressemble à celle des traducteurs dans les congrès Internationaux, interprofessionnels, Inter-diplomatiques - à celle des diplomates arbitrant les rencontres entre représentants de pays en conflit. Car, en même temps que les techniques, le langage s'est diversifié, s'est adapté à la complexité des problèmes financiers, aux exigences nouvelles des utilisateurs. Les programmeurs font communiquer des préoccupations divergentes, des intérêts antagonistes. Ils sont les éminences grises chargés de rétablir ou d'établir le dialogue entre l'ouvrage et l'œuvre.

L'ARCHITECTE, ce n'est plus Michel-Ange ", disent- ils. Patrick O'Byrne et Claude Pecquet ne sont pas Michel-Ange, ne sont pas architectes, ils sont programmeurs. Rien à voir avec les fiches perforées de l'informatique, ces fiches qui suscitent tant de passions inquiètes. Rien à voir avec les " libertés " qu'on leur oppose parfois. " En matière de construction, la prévision n'entrave pas l'imagination mais lui donne ses cadres d'exercice. " Programmeurs, ils ont fondé C.A.P.E., initiales pour " Coordination de l'architecture, du fonctionnement et des équipements ", ce qui définit assez bien leur métier. Ils vous remettent une petite carte de visite blanche et bleue qui montre suffisamment qu'ils ont travaillé outre-Atlantique.

Ils sont deux, l'un en face de l'autre, dans une grande " boutique " près des Invalides, un appartement en rez-de-chaussée, revisité, propre et désordonné, avec des tableaux qu'on peut estimer d'avant-garde, plein de papiers, plein de dossiers, plein de crayons - feutre. Ils étaient un peu plus nombreux mais leur équipe s'est rétrécie, s'est adaptée aux fluctuations du métier et aux difficultés du temps : " De toute façon, une équipe de

programmation, c'est très peu de gens. Le programmeur ne peut pas tout traiter lui-même, il fait appel à des spécialistes, il coordonne. "

Entre les Médicis et Michel -Ange, entre maître d'ouvrage et maître d'œuvre, ils se sont donc installés, préservant, ici, les caisses du Saint-Siège, mais assurés, là, que le " programme n'empêche pas le coup de génie de l'artiste ". C'est dire que leur préoccupation est double : éviter au maître d'ouvrage les surprises financières trop fréquentes dans l'univers de la construction et donner aux architectes le mémorandum, l'ensemble des éléments d'information et des conditions à remplir qui leur permettront de répondre rigoureusement à la demande et aux besoins réels, clairement formulés, des futurs utilisateurs.

Garants du budget

" À vrai dire, de la programmation il y en a toujours eu. Simplement on en faisait sans le savoir. " C'était l'architecte qui établissait son programme, trop souvent selon ses propres convenances et selon la tolérance, la confiance, voire l'aveuglement de son commanditaire. On demandait d'abord un bâtiment, on demande aujourd'hui d'abord un programme. C'est une garantie pour le client : l'étude de programmation, menée avant l'intervention des architectes, peut conduire à juger impossible la construction d'un bâtiment, pour des raisons financières ou techniques. Une hypothèse que l'architecte peut avoir intérêt à oublier. " La programmation, disent-ils, est un renforcement de la maîtrise d'ouvrage. Ce qui peut choquer, si on ne comprend pas qu'elle est aussi dans l'intérêt du maître d'œuvre. L'un et l'autre savent mieux à quoi ils s'engagent. "

Napoléon Ier serait peut-être, selon O'Byrne et Pecquet, le créateur du genre, sinon du mot, pour avoir demandé un jour une programmation avant d'entreprendre la construction d'un théâtre. En tout cas, la méthode est aujourd'hui définie, avec ses règles, un ordre à suivre.

Méthode, technique et affaire d'argent, la programmation ne se laisse, à vrai dire, pas aisément cerner. L'intérêt financier est évident : la programmation doit permettre d'éviter les dépassements. Pour cela il faut des études techniques précises. Quant à la définition des objectifs et des fonctions à respecter, confiée au programmeur, elle est encore affaire de finances, puisqu'elle assure que le bâtiment servira correctement à ce pourquoi il a été construit et ne deviendra pas caduc à peine né, que l'investissement engagé portera les fruits attendus. Quand l'architecte remet ses plans, le programmeur est encore là, auprès du maître

d'ouvrage, l'aidant à vérifier l'adéquation du projet au programme. Pour se faire mieux comprendre, O'Byrne et Pecquet sont tentés d'évoquer les abattoirs de La Villette. Réalisée à partir d'objectifs mal définis, l'opération coûte très cher puisque les bâtiments ne remplissent pas leur fonction. On va y installer un musée. En réalité, il s'agit plus d'une erreur de planification que de programmation, politique donc. " Les programmeurs ne sont pas décideurs, même s'ils sont censés définir des objectifs. L'ambiguïté peut être méditée. "

Ils donnent volontiers deux autres exemples d'aberration, bien clairement cette fois en matière de programmation : le musée Guggenheim à New-York et la Maison de la Radio à Paris.

" Constructions idées " sans établissement d'un programme préalable tel qu'ils l'entendent, elles se révèlent inappropriées à leur fonction, inconfortables. L'architecte a proposé un " geste architectural ", adopté sans critique par le maître d'ouvrage faute d'une confrontation avec un programme adapté et précis. Guggenheim, " musée Dahu " pour certains, précipite ses visiteurs sur une pente en spirale qui, dit-on parfois méchamment, favorise un renouvellement rapide du public. Quant à la Maison de la Radio, le Parisien pourra faire l'expérience de son labyrinthe avec profit pour la compréhension du propos.

C'est parce qu'il y a eu, et qu'il y a toujours trop de mauvaises programmations que l'État, voulant pour sa part s'en protéger, a créé les contrats d'"ingénierie " qui reposent obligatoirement sur une programmation antérieure au choix de l'architecte et précisent les engagements pris de part et d'autre. L'idée de programmation s'en est trouvée renforcée, et c'est alors que le troisième homme a pris en France sa nouvelle dimension. Un intermédiaire obligé dans toute opération de construction engagée par l'État.

Patrick O'Byrne revenait du Canada, où d'architecte il s'était fait programmeur. Il pensait en fait participer au concours d'architecture du futur Centre Georges-Pompidou. On le charge de l'élaboration du programme architectural du Centre ; il rencontre Claude Pecquet, responsable pour sa part du programme de fonctionnement. Comme à beaucoup d'autres, Beaubourg leur a servi de test. Ils ont été ensuite chargés de la programmation de plusieurs musées français, à Troyes, à Lille, à Paris. Études d'importance variable, qui pouvaient porter sur le simple fonctionnement comme, de manière plus vaste, sur la conception

d'ensemble, pour une création de toutes pièces ou pour la réadaptation d'un bâtiment existant. Pour le futur Musée du vingtième siècle, réadaptation de l'ancienne gare d'Orsay, c'était la conception d'ensemble : un énorme dossier remis aux architectes choisis pour le concours. Désormais, la culture, les musées sont devenus un peu leur affaire, leur spécialité.

Un musée n'est plus seulement une collection. La rampe pour les infirmes est leur souci autant que la qualité des réserves, la circulation autant que l'accrochage, la sécurité, l'éclairage, etc. Les œuvres doivent être montrées dans les meilleures conditions possibles, mais l'accueil du public, l'animation ne doivent pas nuire à la conservation. Ils doivent penser à tout avant l'architecte, sans céder à la tentation d'anticiper sur son travail.

L'ascèse est difficile. On comprend volontiers l'inquiétude des architectes qui redoutent de voir ces nouveaux venus empiéter sur leur territoire, et il faut en effet aux programmeurs une large maîtrise de leur profession, le sens de ses limites, si fluctuantes soient-elles, un sens du " sérieux " et une grande souplesse, pour ne pas vouloir mordre sur les prérogatives du maître d'œuvre. Patrick O'Byrne s'est vite consolé de ne pas faire lui-même d'architecture. " Ce n'est pas un problème ! ", dit-il, avec un geste qui montre assez que ce n'en est effectivement pas un. Quant à Claude Pecquet, muséologue, sans être conservateur, il se voit mal " quarante ans dans un même musée avec les mêmes objets ". Pour eux l'intérêt de la programmation est de découvrir sans cesse de nouveaux problèmes, et d'en trouver la solution, de proposer des idées, de débloquer des situations.

Ils écoutent, ils traduisent

Ils aiment les rapports humains autant que les objets. Ils font, comme ils disent, le pont entre le client, qui a son langage, et le maître d'œuvre qui a le sien, assez ésotérique souvent. Ils écoutent, ils traduisent : leur programme consiste en une masse de documents écrits, détaillés, qui ont été élaborés progressivement avec les utilisateurs : " Nous traduisons leurs besoins de telle manière que les architectes les comprennent. Puis, quand les architectes ont proposé leurs plans, nous aidons les conservateurs à les lire, à les interpréter. Nous créons, en fait, un langage nouveau pour le client et l'architecte. Il faut de la précision, le goût de la formulation et de la communication. Nous avons un rôle pédagogique à jouer. "

Le troisième homme s'adresse à l'architecte, il représente le maître d'ouvrage. Mais il y a aussi le public - l'Usager - qu'il faut distinguer (précision, là encore !) de l'utilisateur - le conservateur dans le cas des musées. Le public, la grande affaire, les programmeurs sont là pour y penser. O'Byrne et Pecquet ne s'intéresseraient pas tant à leur métier s'il n'y avait pas le public, les publics, en province autant qu'à Paris : les relais culturels, les petites maisons de la culture, comme les musées parisiens.

Autant de publics différents, de problèmes nouveaux, de choix finalement politiques, autant de solutions différentes. On revient toujours à l'exemple de Beaubourg, où la fréquentation a largement dépassé les prévisions, mettant en danger l'édifice sinon les visiteurs. Les enquêtes nécessaires aux prévisions trahissent trop souvent pour eux la réalité dudit public, elles prennent difficilement en compte l'individu. Le public est une inconnue, une des plus excitantes et des plus redoutables pour un programmeur.

Finalement, ils ne se veulent pas des techniciens, pas seulement des techniciens. Ils ne sont pas des administratifs et ils tiennent par-dessus tout à leur indépendance : ils ne veulent pas devenir des fonctionnaires. Ils n'ont pas le prestige de l'architecte, l'image traditionnelle et gratifiante du maître d'œuvre. Mais ils peuvent toujours changer de casquette et redevenir, sur telle ou telle opération, concepteurs - réalisateurs, architectes. La nécessité pour eux d'une vision globale signifie l'introduction d'une dimension culturelle dans l'approche économique de la construction. Leur situation leur permet d'y prétendre : ils se tiennent sur les frontières, aux points de jonction.

JEAN-FRANÇOIS CHEVRIER et FRÉDÉRIC EDELMANN. Le 24 juillet 1980
à 00h00 LE MONDE